

Avignon, le grand retour de la Comédie-Française

FESTIVAL La 70^e édition ouvre, mercredi, avec la troupe de Français qui joue « Les Damnés » dans la Cour d'honneur. des expositions, des lectures vont se succéder trois semaines durant. Parmi les plus attendus, l'adaptation du roman



ARMELLE HÉLIOT
avignon@lefigaro.fr

Avignon, idée d'un poète, René Char, et de son ami le galeriste Christian Zervos, Avignon fait rêver. Saïsi devant l'impressionnisme verticalité du mur, saisi par la splendeur minérale du Palais, le jeune Jean Vilar, comédien et metteur en scène repère à Paris, comprend immédiatement ce que pourrait être la présence du théâtre au cœur de cette première « semaine d'art » qui s'organise autour d'une exposition qui réunit Picasso, Braque, Chagall, Matisse, Léger dans la grande chapelle du Palais. On est en 1947. Vilar choisit « il faut « donner des spectacles capotés de se mouvoir, sans trop de loisir, à ces pierres et à leur histoire ».

Et il les trouve. Dès ce premier mois de septembre, il propose d'ouvrir le théâtre

Vingt-trois ans d'absence

Épisodes plus ou moins glorieux mais qui traduisent tous l'une des qualités essentielles du Festival d'Avignon, tel que Jean Vilar l'avait voulu : c'est un lieu de débat. Le grand tréteau des artistes, des discussions, des débats politiques.

Tous les directeurs qui ont succédé à Jean Vilar ont maintenu ce cap, chacun à sa manière. Paul Paus, Bernard Fraire

d'Arcier, Alain Crombecq, Hortense Archambault et Vincent Baudriller, Olivier Py ne se sont pas défendus d'un théâtre d'art, la mise en lumière d'un spectacle toujours plus « vivant », d'une réflexion sérieuse sur la société. Elle passe souvent par la question du public et de son renouvellement. Il y a des publics à Avignon. Des pros, des profs, des amateurs, des voyageurs d'un soir ou deux, des fanatiques. Et, depuis toujours, des jeunes. Jean Vilar descendait lui-même à la gare pour accueillir étudiants et stagiaires qui séjournaient chez les Papes durant l'été. Olivier Py et sa garde rapprochée, Paul Rondin, directeur délégué, et Agnès Truby, directrice de la programmation, travaillent tout l'année durant à éclairer les jeunes, leur frayer un chemin, avec le soutien des enseignants, jusqu'au cœur de la ville. Ils seront nombreux des mercredi soir, dans la Cour d'honneur, pour découvrir le spectacle d'ouverture. Les



Le spectacle d'ouverture, Les Damnés, joué par la troupe de la Comédie-Française et mis en scène par Ivo van Hove. JAN VERSWEYD

Damnés, par la troupe de la Comédie-Française, dans une mise en scène d'Ivo van Hove. Un véritable événement car le premier théâtre de France n'avait pas été invité depuis 1993 et ce magistrat *Dom Juan* de Molière, avec Andrézej Seweryn, Roland Bertin, Jeanne Bailbar, dans une mise en scène de Jacques Lassalle.

Ce qui constitue l'événement, c'est le choix d'une grande pièce venue du cinéma, *Les Damnés*, d'après le scénario composé par Nicola Badalocco, Maurizio Mediali et bien sûr Lucchiano Visconti pour le film sorti en France en 1969, une histoire qui est pas sans lien avec le corps flamboyant de la Troupe, que tout s'expliquent...
Festival d'Avignon, du 6 au 24 juillet.
festival-avignon.com. Réservations :
04 90 14 60, billetterie : 04 90 14 74.
Lire : « Histoire du Festival d'Avignon », par Antoine de Boeck et Emmanuelle Loyer, nouvelle édition, Gallimard (24 €).

Ivo van Hove: « J'ai voulu mettre en scène un rituel qui célèbre le mal »

PIERRE RIBAUDIER
ET ARMELLE HÉLIOT
avignon@lefigaro.fr

Fin juin, Ivo van Hove et les acteurs de la Comédie-Française répètent au Cent-quinze, à Paris, avant de filer à Avignon. Le metteur en scène belge a déjà monté dans la Cité des papes *Tragédies romaines*, d'après Shakespeare (2008), ou *The Fountainhead*, d'après le roman d'Ayn Rand (2014), avec *Les Damnés*, d'après Visconti. Il signe sa première pièce dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Rencontre avec le patron du Tonnele-groep d'Amsterdam, metteur en scène cette saison de *Lazarus*, le spectacle de David Bowie à Broadway. *Vu du pont* à l'Odéon et *Kings of War* d'après Shakespeare à Chailly.

cherché à le revoir. Je ne fais pas l'adaptation du film mais du scénario. Je ne revois pas en vidéo le *Hamlet* de Pierre Chéreau ou de Peter Stein quand je le cherche moi-même. C'est la même chose.

Vous utilisez à nouveau le vidéo en direct et les écrans. Est-ce une façon de travailler avec le cinéma ?
J'utilise le vidéo pour des raisons théâtrales. C'est une façon d'être plus proche des acteurs, de rendre visible ce qui n'est pas en gros plan. C'est un retour au masque grec.

Pourquoi n'êtes-vous pas cinéaste ?
J'ai réalisé un film pour le cinéma et un film pour la télévision il y a quelques années. Mais je travaille à Amsterdam et le cinéma que je veux faire est compliqué en Hollande, où le modèle est Hollywood.

Pourquoi avoir choisi les Damnés ?
C'est une histoire que j'aime beaucoup. Elle raconte l'histoire de la Comédie-Française, elle raconte l'économie et la politique, et

l'occurrence l'industrie sidérurgique et le nazisme. Je suis belge et mon pays a vendu des armes à des pays qui sont devenus nos ennemis. Saddam Hussein était l'ami de la France, de la Belgique et des États-Unis. Le capitalisme est toujours très opportuniste, il s'allie facilement avec les régimes qu'il ne supporte pas. Par ailleurs, Martin et Gantier, les deux jeunes hommes de l'histoire, deviennent des fascistes, des tueurs, des vengeurs. Pas par idéologie, ils sont apolitiques. Ils ne font que penser aux jeunes qui partent faire le djihad et reviennent au bout de quelques semaines en Europe pour leur tuer. J'y ai senti une frustration plus qu'une idéologie.

Vous avez souvent monté Shakespeare. Qu'y a-t-il de spécifique à la Comédie-Française dans *Les Damnés* ?
La famille, un nous de vipères. Je n'aime pas jouer avec des gens qui, lui, ne désire qu'une chose, se faire aimer d'elle. On a voulu une scénographie qui évoque un grand rituel dont le public fait partie. Un rituel qui célèbre le mal. On va à Madrid pour voir *Guernica* de Picasso. On y voit un tableau sans espoir. C'est aussi le cas des *Damnés*, même si tout n'est pas aussi désespéré.

Comment les dirigez-vous ?
Je ne veux pas qu'ils jouent, je veux qu'ils soient vrais. Je n'aime pas tellement l'Ironie. La rhétorique pur d'un texte ne m'intéresse pas. Je ne veux pas me contenter d'entendre la beauté du langage, je veux voir des êtres humains. Et quand je mets en scène *Richard III*, je dis à l'acteur, je ne suis pas là pour porter un jugement moral.

C'est votre premier mise en scène dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Comment appréhendez-vous ce lieu ?
J'ai vu de nombreux spectacles montés dans la Cour d'honneur, notamment avec la Comédie-Française, Macheit monté par Jean-Pierre Vincent en 1985. Je sais la difficulté de se confronter à ce lieu. Avec mon scénographe, Jan Versweydel, on a choisi de travailler sur l'horizontalité de la Cour, et non la verticalité. On a aussi travaillé sur les murs du Palais des papes, du 6 au 16 juillet, à 22 heures.

Un bien joli feuilleton

Olivier Py en est à l'idée. Il a proposé au jeune Thomas Jolly, qui a ébloui le festival avec *Henry VI* de Shakespeare il y a deux ans, de faire un feuilleton sur l'histoire du Festival. Un défilé qui a engendré des spectacles de la Comédie-Française. Je voulais voir chaque acteur dans au moins deux rôles différents. J'ai trouvé des comédiens très sérieux, tous tournés vers le même objectif : faire le plus beau théâtre du monde. Dès le premier jour, ils m'ont impressionné. J'ai aussi senti une grande cohésion, un groupe très soudé. J'aime cette chaleur d'une troupe qui se connaît dans son théâtre d'Amsterdam.

Comment les dirigez-vous ?
Je ne veux pas qu'ils jouent, je veux qu'ils soient vrais. Je n'aime pas tellement l'Ironie. La rhétorique pur d'un texte ne m'intéresse pas. Je ne veux pas me contenter d'entendre la beauté du langage, je veux voir des êtres humains. Et quand je mets en scène *Richard III*, je dis à l'acteur, je ne suis pas là pour porter un jugement moral.

C'est votre premier mise en scène dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Comment appréhendez-vous ce lieu ?
J'ai vu de nombreux spectacles montés dans la Cour d'honneur, notamment avec la Comédie-Française, Macheit monté par Jean-Pierre Vincent en 1985. Je sais la difficulté de se confronter à ce lieu. Avec mon scénographe, Jan Versweydel, on a choisi de travailler sur l'horizontalité de la Cour, et non la verticalité. On a aussi travaillé sur les murs du Palais des papes, du 6 au 16 juillet, à 22 heures.

Française

Une quarantaine de spectacles de théâtre et de danse, de Roberto Bolano « 2666 » : un voyage d'une douzaine d'heures.



La troupe de Julien Gosselin s'attaque à 2666, de Roberto Bolano, après avoir séduit le public avec ses spectacles élémentaires. SIMON GOSSÉLIN

Julien Gosselin, la folie de la longueur

Douze heures ! Douze heures en compagnie de sept extra-terrestres ! Après *Les Particules élémentaires*, il y a trois ans, Julien Gosselin adapte un roman, 2666, du Chilien Roberto Bolano.

En tout, en Gosselin, respire l'audace et une autorité profonde. Il aura 30 ans en 2017. Un grand garçon baraqué, déridé, Grèce rase, petit anneau à une oreille, regard sombre et profond, Julien Gosselin frappe par la clarté de sa pensée, sa lucidité. Sa jeune troupe, comédiens et musiciens mêlés, avait séduit les spectateurs les plus rétifs avec *Les Particules*. Ce groupe d'artistes venus du Nord n'en était pas à son premier coup d'éclat. Soutenu fermement par Romaric Durier, directeur du Théâtre de Valenciennes, ils avaient attiré l'attention du sage Stanislas Nordey, qui les avait recommandés à la direction du festival.

Julien Gosselin a donné à la compagnie qu'il a fondée en 2009 l'étrange nom de « Si vous pouviez lécher son cœur ». premier mouvement d'une phrase que citait souvent son professeur, à l'École du Théâtre du Nord, Stuart Seiden, et enfin, repris au film *Shoah* de Claude Lanzmann cette pro-

position énigmatique : « Si vous pouviez lécher mon cœur, vous mourriez empoisonné. Avec sa troupe, il avait notamment monté *Tristram et Isolde* noir de la jeune Allemande Anja Hilling. Un texte écrit pour le théâtre, mais d'une facture très particulière.

« Je veux qui soit pour le spectateur ce qu'il est pour le lecteur, énorme, infini, jousif, pénible parfois »

JULIEN GOSSÉLIN

Après le succès des *Particules élémentaires*, repris à l'Odéon, puis en tournée, Julien Gosselin avait annoncé qu'il allait s'attaquer pour la scène le roman posthume du Chilien Roberto Bolano, 2666. Cinq livres composés dans l'urgence par un écrivain qui se savait menacé par la maladie, cinq mouvements d'une puissance irrésistible dans lesquels on retrouve tous les thèmes chers à Bolano, exilés en Espagne et qui s'inscrivent là, d'une manière profonde, dans le droit fil des succès d'Amérique latine, du roman par le seul Thomas Jolly. Ce qui l'a le plus ému en menant cette longue enquête : « *Comprendre que dès la première semaine d'art, en 1947, Jan Versweydel a choisi de travailler sur l'horizontalité de la Cour, et non la verticalité. On a aussi travaillé sur les murs du Palais des papes, du 6 au 16 juillet, à 22 heures.*

Mini-florilège pour bons débuts dans le Off

Seixante-dixième édition pour le « in », cinquantième anniversaire pour le « off ». « Le plus grand théâtre du monde », disent les affiches ! Le plus proliférant, certes, avec, en ce début 2016, un nouveau record, 1 092 compagnies, 1 416 spectacles. Cela n'a pas l'air d'inquiéter le nouveau patron de l'association Avignon Festival et Compagnies, Directeur de l'Alta Théâtre, Raymond Yana succède à Greg Germain, que l'on retrouvera dans son théâtre, la Chapelle du verbe incarné, où il défend les artistes des DOM-TOM.

Pour faciliter vos premiers pas, nous avons sélectionné des remarques et affiches chaque été de spectacles de qualité : Théâtre des Halles d'Alain Tamar, Théâtre du Chêne Noir de Gérard Gélis, Théâtre du Balcon de Serge Barbaccia, Théâtre du Chien qui fume de Gérard Vantagolito et, bien sûr, le Théâtre des Carmes, fondé par André Benedetto, qui inventa « sans le vouloir » le Off en 1966. Son fils Sébastien Benedetto a repris le flambeau.

Enfin, n'oubliez pas de faire un tour du Rhône, la réunion festive des théâtres ambulants sous leurs chapiteaux sur le grand pré et sous les pins, rendez-vous nombreux, retrouvez Claire Dancoense, fée du théâtre d'objets avec comédiens, qui avait ébloui avec son *Spartacus* miniature. Elle présente deux spectacles au Cloître de la Collégiale, *Sweet Home*, avec l'étonnante Rita Burattini, qui joue également Macheit, avec Maxence Vandeveld et un nombre certain d'insectes à 19 heures et 21 heures du 9 au 21 juillet. **A. H.**

Doit à son festival, son avignonoff.com